

» sait qu'il a déclaré confidentiellement
 » à ses amis du régiment, qu'il était im-
 » possible à un homme d'honneur de
 » continuer à rester dans ce poste sans
 » perdre sa propre estime. Il se peut
 » aussi que sir Hudson Lowe n'ait pas
 » été satisfait des sentimens connus de
 » ce capitaine. Quoi qu'il en soit, le vingt
 » de ce mois, un officier envoyé dans
 » l'île pour y commander les milices, et
 » dont vous connaissez les anciennes re-
 » lations avec sir Hudson Lowe, le seul
 » de tout l'état-major du Gouverneur que
 » l'Empereur ait refusé de voir, vint s'ins-
 » taller pour officier d'ordonnance, et
 » avec lui, sous divers prétextes, un autre
 » officier; de sorte qu'on en avait deux
 » au lieu d'un. Il paraît que quelques
 » chambres et effets du gouvernement,
 » qui avaient été donnés en commun
 » pour l'officier d'ordonnance et le doc-
 » teur O'Méara, ont donné lieu à des dé-
 » mêlés vifs entre eux.

» J'adressai, le vingt-deux, la protes-
 » tation A* au Gouverneur, qui me fit
 » envoyer un cartel par cet officier. Il
 » était au - dessous de mon caractère et

* Voyez plus bas, page 465.

» de ma situation de provoquer sir H.
 » Lowe; mais, dans cette circonstance,
 » je crus devoir lui adresser la lettre
 » cotée B*.

» Le vingt-quatre, il a fait partir de
 » Longwood le docteur O'Méara, en
 » vertu, a-t-il dit, d'un ordre de lord
 » Bathurst, ainsi que vous le verrez par
 » la lettre du Gouverneur, cotée C**, au
 » comte de Montholon, qui lui a répondu
 » la lettre D***.

» Le docteur O'Méara, comme vous
 » savez, a été donné à l'Empereur, par
 » une décision du conseil, en remplace-
 » ment de son propre médecin, et sur
 » la demande spéciale que j'en adressai
 » à l'amiral Keith. Il ne pouvait être ôté
 » à l'Empereur que par un ordre du
 » conseil. Si cet ordre existe, pourquoi
 » ne nous en donne-t-on pas connais-
 » sance? Certainement, ni le conseil, ni
 » lord Bathurst n'eussent ôté à l'Empe-
 » reur le médecin de son choix, ils en
 » sentaient la conséquence, sans le rem-

* Voyez plus bas, page 464.

** Voyez plus bas, page 465.

*** Voyez plus bas, page 467.

» placer au préalable par un autre qui eût sa confiance.

» Mais y eût-il même un ordre du conseil, cela ne justifierait point le Gouverneur; car cet ordre, donné dans des circonstances ordinaires, ne pouvait être exécuté au moment où l'Empereur était gravement malade; on n'a jamais pu entendre qu'on lui enlevât son médecin au milieu du traitement d'une maladie aussi sérieuse, et qui attaque sa vie, surtout lorsque, depuis le mois d'avril, on a demandé que, si on voulait lui ôter le docteur O'Méara, on envoyât d'Europe un médecin qui le remplacât, et qui eût la confiance du malade, demande dont la réponse doit arriver avant trois mois.

» Je termine, mon cher Las Cases; j'ai le cœur déchiré. BERTRAND.»

PREMIER ENVOI DE LIVRES CONTENUS DANS UNE
CAISSE REMISE LE 12 MARS 1818.

Biographie moderne.	3 volumes.
L'Ermite de la Chaussée-d'Antin	2
Le Franc Parleur	2
	<hr/>
	7 volumes.

<i>D'autre part.</i>	7 volumes.
L'Ermite de la Guyane.	3
Tableau historique de la Littérature depuis 1789.	1
La France et les Français en 1817.	1
Histoire du Donjon et Château de Vincennes.	3
Bulletins de Paris, 1815.	1
Les Devoirs.	1
Histoire des Sociétés secrètes de l'année 1815.	1
Le Faux Dauphin.	2
Le Cri des Peuples.	1
Anecdotes curieuses et intéressantes.	1
De l'Organisation de la Force armée, 1817.	1

TOTAL. 23 volumes.

Lettres Normandes et Champenoises. 15 numéros.

Nota. Ces livres n'ont point été envoyés sur votre demande; mais d'après une lettre écrite à la nièce de ma femme, la comtesse de Liedekerke, fille de M^{me} Latour du Pin, lettre qui nous a été renvoyée de Londres, et par suite de laquelle M. Goulburn a bien voulu se charger d'envoyer quelques livres et brochures dont on avait demandé l'envoi régulier chaque mois. Depuis le vingt-huit mars, au reste, nous n'avons plus rien reçu, quoiqu'il soit arrivé plusieurs store-ships et bâtimens de guerre.

BERTRAND.

DEUXIÈME ENVOI REÇU LE 28 MARS 1818.

Histoire des Campagnes de 1814 et 1815, par Alphonse de Beauchamps.	4 volumes.
Itinéraire du retour de l'île d'Elbe.	2
Précis de la Vie du duc d'O- trante.	1
TOTAL *	7 volumes.

PREMIÈRE APOSTILLE ÉCRITE PAR L'EMPE-
REUR AU DOS DE LA LETTRE DE SIR HUDSON
LOWE, DATÉE DU 18 NOVEMBRE 1817.

« Cette lettre, celles des 24 juillet et
» 26 octobre derniers, sont pleines de
» mensonges. Je me suis renfermé dans
» mon appartement depuis dix-huit mois,
» pour me mettre à l'abri des outrages
» de cet officier. Aujourd'hui ma santé
» est affaiblie : elle ne me permet plus
» de lire de si dégoûtans écrits ; ne m'en
» remettez plus.

» Soit que cet officier se croie autorisé
» par des instructions verbales et secrètes

* Ce dernier envoi surtout est assurément
une mauvaise plaisanterie ; et, vu les circon-
stances locales et morales, on laisse à la caracté-
riser dignement.

(Année 1818) DE SAINTE-HÉLÈNE. 461

» de son ministre, comme il l'a fait en-
» tendre, soit qu'il agisse de son pro-
» pre mouvement, ce que l'on pourrait
» arguer du soin qu'il prend à se déguiser,
» je ne puis le traiter que comme mon
» assassin.

» Si on eût envoyé dans ce pays un
» homme d'honneur, j'aurais éprouvé
» quelques tourmens de moins sans
» doute ; mais on se fût épargné bien des
» reproches de l'Europe et de l'histoire,
» que le fatras d'écrits de cet homme
» astucieux ne saurait tromper. »

Longwood, ce 23 novembre 1817.

NAPOLÉON.

SECONDE APOSTILLE ÉCRITE EN MARGE DE
LA LETTRE DE SIR THOMAS READE AU
COMTE BERTRAND, DU 25 AVRIL 1818.

» 1° Je vous ai fait connaître hier,
» quand vous m'avez présenté cette let-
» tre, que je ne voulais point en prendre
» connaissance, et que vous ne deviez
» pas me la traduire, puisqu'elle n'était
» pas dans les formes usitées depuis trois
» ans.

» 2° Ce nouvel outrage ne déshonore
» que ce fat. Le roi d'Angleterre seul
» est fondé à traiter d'égal avec moi.

» 3° Cette conduite astucieuse cepen-

» dant a un but : empêcher que vous ne
 » fassiez connaître *la trame criminelle*
 » que l'on ourdit depuis deux ans contre
 » ma vie.

» 4° C'est ainsi qu'ayant l'air d'ouvrir
 » des recours aux réclamations, on les
 » ferme.

» 5° C'est ainsi qu'ayant eu l'air de
 » vouloir me loger, en annonçant une
 » bâtisse depuis trois ans, je suis tou-
 » jours dans cette grange insalubre, et au-
 » cune bâtisse n'est encore commencée.

» 6° C'est ainsi qu'ayant eu l'air de me
 » laisser la faculté de monter à cheval,
 » on m'empêche, par des moyens indi-
 » rects, de pouvoir le faire et de pren-
 » dre de l'exercice : première cause de
 » ma maladie.

» 7° On emploie les mêmes moyens
 » pour empêcher de recevoir aucune
 » visite. On a besoin des ténèbres.

» 8° C'est ainsi qu'après avoir attenté
 » à mon médecin; l'avoir forcé à donner
 » sa démission, ne voulant pas être un
 » instrument passif et privé de toute mo-
 » ralité, on le tient cependant en arresta-
 » tion à Longwood, voulant faire accroire
 » que je m'en sers, sachant bien que je
 » ne veux pas le voir, que je ne l'ai pas
 » vu depuis quinze jours, et que je ne

» le verrai jamais tant qu'on ne l'aura
 » pas mis en liberté, fait sortir de l'op-
 » pression où il se trouve, et rendu à son
 » indépendance morale, en ce qui con-
 » cerne l'exercice de ses fonctions.

» 9° C'est ainsi qu'on commet un faux
 » caractérisé en faisant faire des bulletins
 » par un médecin qui ne m'a jamais vu,
 » ne connaît ni mon état ni ma maladie;
 » mais cela est bon pour tromper le prince,
 » le peuple d'Angleterre et l'Europe.

» 10° On sourit avec un plaisir féroce
 » aux nouvelles souffrances que cette
 » privation des secours de l'art jette sur
 » cette longue agonie.

» 11° Demandez que cette apostille
 » soit envoyée à Liverpool, ainsi que
 » votre lettre d'hier et celles des treize
 » et quatre avril, afin que le Prince-
 » Régent connaisse mon assassin, et qu'il
 » puise le faire punir publiquement.

» 12° S'il ne le fait pas, *je lègue l'op-
 » probre de ma mort* à la maison régnante
 » d'Angleterre.

Longwood, le 27 avril 1818.

NAPOLÉON.

Pièce A. — *Protestation adressée au Gou-
 verneur le 22 juillet 1818.*

Au nom de l'Empereur Napoléon.

« Je suis chargé de protester :

» 1° Contre toute violation de l'en-
» ceinte par les domestiques, ouvriers ou
» autres, que vous revêtiriez secrètement
» de l'autorité publique.

» 2° Contre les insultes faites au doc-
» teur O' Méara pour l'obliger à s'en aller
» d'ici, et contre les empêchemens pu-
» blics ou secrets que vous avez mis ou
» que vous mettriez à ce que Napoléon
» se fit assister dans sa maladie, comme
» consultant, par un officier de santé en
» qui il aurait confiance, accrédité au
» service de Sa Majesté Britannique, ou
» reconnu pour exercer publiquement
» ses fonctions dans l'île.

» 3° Contre les témoignages, les rap-
» ports, les écrits de l'officier de milice
» Hyster, qui n'est placé à Longwood
» que pour être un instrument de haine
» et de vengeance.

» Le comte BERTRAND. »

Pièce B. — *Au gouverneur sir H. Lowe.*

Longwood, 25 juillet 1818.

« M. le Gouverneur, — J'ai l'honneur
» de vous envoyer une lettre que je re-
» çois.

» Le vieillard me paraît en démence.

» Il ne peut avoir connaissance de ma
» correspondance officielle que par vos
» ordres. Je ne lui répons, ni ne lui
» répondrai. Il n'est qu'un mandataire,
» et si son principal officier-général veut
» me demander raison, je suis prêt à lui
» faire honneur.

» J'ai l'honneur d'être,

» Le comte BERTRAND. »

Pièce C. — *Du Gouverneur au comte
Montholon.*

Plantation-house, le 25 juillet 1818.

« Monsieur, je me fais à moi-même
» l'honneur de vous apprendre, pour
» l'information de Napoléon Bonaparte,
» que, selon l'instruction que j'ai reçue
» du comte de Bathurst, datée du 16
» mai 1818, il m'est enjoint de retirer
» M. O' Méara d'auprès de sa personne,
» et qu'en conséquence j'ai donné des
» ordres pour qu'il ait à quitter Long-
» wood sur-le-champ.

» Le contre-amiral Plampin a reçu, à
» la même occasion, des instructions
» des lords de l'amirauté, pour lui faire
» quitter cette île.

» Après l'éloignement de M. O' Méara,

» les instructions du comte de Bathurst
 » portent en outre, que j'aie à enjoindre
 » au docteur Baxter de donner ses soins,
 » comme médecin, à Napoléon Bona-
 » parte toutes les fois qu'il en sera requis,
 » et d'informer particulièrement ce doc-
 » teur qu'il ait à considérer la santé de
 » Napoléon Bonaparte comme le prin-
 » cipal objet de son attention. En com-
 » muniquant cet arrangement, il m'est
 » enjoint de ne pas manquer d'avertir,
 » en même temps, que si Napoléon Bo-
 » naparte a quelque motif pour n'être
 » point satisfait de l'assistance médicale
 » du docteur Baxter, ou s'il préfère quel-
 » que autre médecin de cette île, je suis
 » parfaitement disposé à acquiescer à
 » cet égard à ses désirs, et à permettre
 » à tout autre praticien médical qu'il
 » pourra choisir, de lui donner ses soins,
 » pourvu que celui-ci se conforme stricte-
 » ment aux règles établies et en vigueur.

» Ayant ainsi expédié au docteur O'
 » Méara les ordres pour son départ, j'ai
 » donné les instructions nécessaires à
 » M. Baxter. Il sera prêt à se rendre à
 » Longwood, à la première demande
 » qui lui en sera faite.

» En même temps, jusqu'à ce que je

» sois informé des désirs de Napoléon
 » Bonaparte à ce sujet, je donnerai or-
 » dre pour qu'un officier de santé soit
 » toujours prêt à Longwood, en cas
 » d'appel subit.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» HUDSON LOWE. »

Pièce D. — *Du comte Montholon au
 Gouverneur.*

« M. le Gouverneur, — Le docteur
 » O'Méara a quitté hier Longwood, forcé
 » de laisser son malade au milieu du trai-
 » tement qu'il dirigeait. Ce matin ce
 » traitement a cessé, ce matin un grand
 » crime a commencé d'avoir son exé-
 » cution !!! Les lettres de M. le comte
 » Bertrand des treize, vingt-quatre,
 » vingt-six et vingt-sept avril dernier ne
 » laissent rien à dire. L'Empereur ne
 » recevra jamais d'autre médecin que le
 » sieur O'Méara, parce qu'il est le sien,
 » ou celui qui lui serait envoyé d'Europe,
 » conformément à la lettre ci-dessus
 » citée, du treize août.

» J'ai communiqué la lettre que vous
 » m'avez écrite hier. Ce que j'ai l'hon-
 » neur de vous écrire est la substance de

» la réponse qu'on m'a chargé de vous
» transmettre.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le comte MONTHOLON. »

LETTRE DU COMTE BERTRAND A SON ÉMINENCE
LE CARDINAL FESCH*.

« Monseigneur, — Le sieur Cypriani,
» maître-d'hôtel de l'Empereur, est dé-
» cédé à Longwood le vingt-sept février
» dernier, à quatre heures de l'après-
» midi. Il a été enterré dans le cimetiè-
» re protestant de ce pays, et les ministres
» de cette église lui ont rendu les mêmes
» devoirs qu'ils eussent rendus à quel-
» qu'un de leur secte. On a eu soin de
» faire mettre dans l'extrait mortuaire,
» que je vous enverrai, mais dont l'ex-
» trait de ma lettre peut tenir lieu, qu'il
» était mort dans le sein de l'église apos-
» tolique et romaine. Le ministre de
» l'église de ce pays aurait volontiers
» assisté le mort, et celui-ci aurait désiré
» un prêtre catholique; comme nous

* Nous avons cru devoir insérer ici la pré-
sente lettre, parce qu'elle multiplie les détails
intérieurs de Longwood, et ajoute des traits à
tout ce qui a été dit de sa véritable situation.

» n'en avons pas, il a paru ne pas se soucier
» d'un ministre d'une autre religion.
» Je serais bien aise que vous nous fis-
» siez connaître quels sont les rites de
» l'Église catholique à ce sujet, et si on
» peut faire administrer un catholique
» mourant par un ministre anglican. Nous
» ne pouvons, du reste, trop nous louer
» du bon esprit et du zèle que, dans
» cette circonstance, ont montré les mi-
» nistres de la religion de ce pays. Cy-
» priani est mort d'une inflammation de
» bas-ventre. Il est mort le vendredi, et le
» dimanche précédent il avait fait son
» service sans aucun pressentiment. Un
» enfant d'un des domestiques du comte
» de Montholon était mort à Longwood
» quelques jours avant; une femme de
» chambre est morte, il y a quelques
» jours, d'une même maladie. C'est l'ef-
» fet du climat malsain de ce pays, où
» peu d'hommes vieillissent. Les maux de
» foie, la dysenterie et les inflammations
» de bas-ventre font beaucoup de vic-
» times parmi les naturels, mais surtout
» parmi les Européens. Nous avons senti,
» dans cette circonstance, et nous sen-
» tons tous les jours le besoin d'un mi-
» nistre de notre religion. Vous êtes

» notre évêque, nous désirons que vous
 » nous en envoyiez un français ou italien.
 » Veuillez, dans ce cas, faire choix d'un
 » homme instruit, ayant moins de qua-
 » rante ans, et surtout d'un caractère
 » doux, et qui ne soit pas entêté de
 » principes anti-gallicans.

» Le sieur Pierron, officier, a pris le
 » service de maître-d'hôtel; mais il a été
 » très-malade, et quoique convalescent,
 » est encore en mauvais état. Le cui-
 » siner est aussi dans la même situation.
 » Il serait donc nécessaire que vous, ou
 » le prince Eugène, ou l'Impératrice en-
 » voyassiez un maître-d'hôtel et un cui-
 » sinier français ou italiens, de ceux qui
 » ont été au service des maisons de l'Em-
 » pereur, ou qui le seraient des maisons
 » de sa famille.

» Votre Eminence trouvera ci-joint :
 » 1° les papiers qu'on a trouvés dans le
 » porte-feuille du sieur Cypriani; 2° une
 » épingle qu'il portait habituellement,
 » et que j'ai cru devoir envoyer pour sa
 » femme; 3° le décompte de tout ce qui
 » lui revient, montant à la somme de
 » 8,287 f., ou 345 liv. sterl., 5 sh., 10 p.;
 » 4° une lettre de change pour la solder
 » à ses héritiers. Sachant que vous avez

» soin de son fils, et que sa fille est
 » chez Madame, l'Empereur entend
 » qu'il connaisse la fortune que laisse
 » Cypriani, qui paraît avoir des fonds
 » assez considérables placés à Gènes,
 » pour assurer un sort à ses deux enfans.

» Je ne veux pas vous affliger en vous
 » parlant de la santé de l'Empereur, qui
 » est peu satisfaisante. Cependant, son
 » état n'a pas empiré depuis les chaleurs.
 » Je pense que vous cacherez ces dé-
 » tails à Madame. N'ajoutez aucune foi
 » à toutes les fausses relations qu'on
 » peut faire en Europe. Tenez comme
 » règle et comme seule chose vraie que
 » depuis vingt-deux mois l'Empereur
 » n'est pas sorti de son appartement, si
 » ce n'est quelquefois et rarement pour
 » venir voir ma femme. Il n'a guère vu
 » personne, si ce n'est deux ou trois
 » français qui sont ici, et l'ambassadeur
 » anglais à la Chine.

» Je prie Votre Eminence de présen-
 » ter mes respects à Madame et aux per-
 » sonnes de sa famille; et d'agréer les
 » sentimens avec lesquels j'ai l'honneur
 » d'être, etc. Comte BERTRAND. »

PREMIÈRE LETTRE DU COMTE DE LAS CASES
AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND*.

« Je viens vous consacrer le premier
 » instant qui m'appartient. Voilà déjà
 » plus d'un an que je suis loin de Long-
 » wood, et depuis ce temps, que de
 » peines, de chagrins et de traverses de
 » toutes espèces!!! Je laisse aux pa-
 » piers publics à vous en instruire. J'é-
 » carterai de mes lettres toute parole,
 » tout sujet qui pourrait servir de pré-
 » texte à vous en priver. Je veux faciliter

* On a cru devoir joindre ici les lettres suivantes du comte de Las Cases, 1° parce qu'elles se trouvent mentionnées dans la lettre précédente du comte Bertrand, et qu'elles servent à en compléter le sens et l'intelligence; 2° parce qu'elles font connaître la candeur et la bonne foi qui présidaient à cette correspondance avec Longwood; 3° enfin, parce qu'elles mettent à même d'apprécier dignement l'assertion étrange du sieur Goulburn, qui, recevant ces lettres et y répondant avec politesse, n'a pas craint néanmoins d'affirmer, dans la chambre des communes, en une certaine occasion, que les expressions de leur auteur se présentaient toujours enveloppées d'une double interprétation. Comment l'homme de bonne foi à qui ont été adressées les lettres ci-dessus, qui a reçu et doit avoir lu la lettre à lord Bathurst

» de tout mon pouvoir le seul but que
 » je me propose, celui de faire arriver
 » jusqu'à vous les preuves d'une sollici-
 » tude qui va faire l'objet du reste de
 » ma vie. J'ai trop présents la consolation
 » et le bonheur dont m'étaient auprès
 » de vous autres quelques souvenirs
 » d'Europe, pour ne pas me vouer en-
 » tièrement à vous procurer cette es-
 » pèce de consolation; ô, mes chers
 » compagnons qui remplissez à jamais
 » mes pensées de chaque jour et de tous
 » les momens! Je vous écris donc au

surtout, peut-il se permettre de dire que les expressions de leur auteur se présentent toujours enveloppées d'une double interprétation? Certes, M. Goulburn doit être difficile en fait de sens explicite et prononcé, ou bien il n'entend pas le français. Mais a-t-il lu? a-t-il mal lu? a-t-il voulu mal lire? et, semblable à lord Bathurst, ne s'exprimerait-il pas, ainsi que son noble patron dans ses fameuses dénégations à lord Holland, dans la chambre des pairs, non d'après ce qui est, mais seulement d'après ce qu'il lui est avantageux de dire? C'est le besoin surtout de mettre chacun à même de juger du mérite des assertions du sieur Goulburn, qui a amené la communication de ces lettres. La négligence, l'abandon qu'on y remarque démontrent assez combien peu elles étaient destinées à devenir publiques.

» premier instant où je me trouve libéré
 » de surveillance personnelle; et tous
 » les mois au moins, régulièrement à
 » pareil jour, je vous donnerai une
 » semblable marque de mes soins incessans. Des obstacles étrangers pourront
 » les empêcher peut-être d'arriver jusqu'à vous; mais, de ma part, la mort
 » seule pourra m'y faire manquer; et
 » j'invoque ici, au nom de tous les sentimens, ceux qui, chargés de la censure
 » de mes lettres, croiraient y trouver des motifs de les intercepter; je les supplie
 » de me faire connaître, afin de me donner l'occasion de les éviter, les déviations involontaires de ma part qu'ils
 » croiraient condamnables. La morale publique ne saurait interdire le besoin
 » et la consolation des sentimens domestiques. Or, ce sont eux uniquement
 » que je chercherai à satisfaire auprès de vous.

» Je viens de recevoir en Autriche l'asile que j'avais demandé dès que je
 » me suis vu inquiété dans ma liberté. Je me rendrai à Lintz sitôt que ma
 » santé, qui est déplorable, me permettra de pouvoir supporter la route. Les
 » maux de tête que j'ai pris au Cap ne

» font qu'accroître, et demeurent fort inquiétans. Je vais faire usage des
 » libres communications qui me sont permises désormais, pour obtenir des
 » informations précises sur toutes les personnes qui peuvent vous être
 » chères. Aujourd'hui je ne puis vous envoyer que ce que j'ai recueilli indirectement.

» Ma femme, qui par le plus grand des bonheurs éprouvait le refus de venir à
 » Sainte-Hélène, précisément au moment où j'en sortais moi-même, et qui
 » est venue me joindre sur les grands chemins, où j'étais colporté comme un
 » ballot, retourne à Paris chercher mes autres enfans. Elle me mettra à même
 » de vous donner quelques détails dans ma première lettre, touchant votre
 » famille, celles de Montholon et de Gourgaud.

» J'ai pu m'assurer que S. M. Marie-Louise se portait très-bien à Parme,
 » que son fils, à Schoenbrunn, y est resplendissant de santé et de beauté.
 » La comtesse de Survilliers est retenue ici par une santé très-chancelante; elle
 » reçoit de temps à autre des nouvelles

» de son mari, qui est bien en Amérique.
 » Ses deux filles sont à merveille : l'aînée
 » est une ressemblance frappante de l'au-
 » guste chef de la famille. La princesse
 » Borghèse, Madame Mère, le prince
 » de Canino, le cardinal Fesch, le prince
 » Louis, sont à Rome, et en bonne
 » santé; le reste de la famille, la prin-
 » cesse Elisa, le comte de Montfort et la
 » princesse Murat, sont dans différentes
 » parties de l'Autriche. J'espère, avec le
 » temps, pouvoir vous transmettre des
 » détails plus directs et plus positifs.
 » J'éprouve le plus vif regret de n'avoir
 » pu débarquer et me fixer en Angle-
 » terre. Je suis privé d'exécuter immé-
 » diatement moi-même la recherche et
 » l'envoi de tout ce que j'imaginerais
 » propre à porter quelque légères dis-
 » tractions sur votre affreux rocher. C'est
 » un devoir religieux que j'ai sollicité
 » auprès des ministres britanniques, et
 » que je solliciterai chaque jour de nou-
 » veau; ma constance ne désespérera
 » jamais de les toucher sur ce point.
 » Toutefois, quelque éloigné que je sois,
 » je ne manquerai pas de remplir cet
 » objet sacré à l'aide de quelque inter-

» médiaire; seulement vous recevrez
 » plus tard et moins complets les résul-
 » tats de mes efforts et de mes soins.

» Soignez tous votre santé; vivez pour
 » la consolation, la tendresse, le bonheur
 » et les vœux de ceux qui vous admirent
 » et vous aiment.

» J'ai reçu, en touchant à Douvre,
 » une lettre de vous, du vingt-deux
 » juillet, et une de sir Hudson Lowe, du
 » vingt-neuf. Elles m'apprennent que
 » vous avez reçu le peu de choses que
 » j'avais adressées du Cap à Longwood,
 » ce que je n'avais pas compris jusque là;
 » que vous avez reçu le titre éventuel
 » que vous m'aviez remis, et que je vous
 » ai renvoyé, concernant l'argent que
 » j'avais osé déposer aux pieds de l'Em-
 » pereur, en partant, et que j'avais été
 » assez heureux pour voir accepter. Sir
 » Hudson Lowe m'apprend que tous les
 » billets que je vous avais laissés à ce
 » sujet ont été négociés. J'espère qu'on
 » y aura fait strictement honneur. Je ne
 » sais encore où j'en suis moi-même. Je
 » n'ai pas eu jusqu'ici la possibilité d'é-
 » crire une ligne à mon agent de Londres,
 » ni d'en recevoir aucune.

» Je regrette bien de n'avoir point en